



## Les vigies de l'Antarctique russe

REPORTAGE - Durant trois mois, l'écrivain Cédric Gras a embarqué à bord de l' *Akademik Fedorov* , un brise-glace qui vient ravitailler les bases russes éparpillées sur le continent antarctique et déposer les scientifiques candidats à l'hivernage. Ces conquérants des glaces, qui ont marqué l'imaginaire de l'ex-URSS, sont au cœur d'un livre à paraître le 26 janvier. Récit en avant-première.

Décembre. La chaleur de l'été austral s'abat sur le Cap. La mer scintille et les surfeurs attendent les vagues. Les touristes sirotent des rafraîchissements. On ne s'attend guère, dans ce décor, à trouver un brise-glace. Il est pourtant fidèle au rendez-vous. Chaque année, l' *Akademik Fedorov* opère une ultime escale en Afrique du Sud, avant les glaces de l'Antarctique. Il a quitté Saint-Pétersbourg, son port d'attache, il y a un mois. De 60 degrés de latitude nord, sa route doit le conduire par 60 degrés sud. L'exact opposé, 14.000 kilomètres à vol d'oiseau. En Sibérie, l'hiver sévit. Mais du côté du pôle Sud, c'est l'heure de la relative belle saison. Dans les bars de Long Street, plusieurs dizaines de gaillards russes font leurs adieux à la civilisation. L'appareillage pour l'océan glacial Austral est imminent. Les chopes s'entrechoquent. Les verres se lèvent à la 61e expédition antarctique russe.

Chacun sait que la Russie est une puissance arctique . On oublie souvent qu'elle est aussi un acteur très engagé aux antipodes. En embarquant à bord de l' *Akademik Fedorov* , on pénètre une légende. Celle des *polyarniks* , ces Russes qui consacrent leur existence aux pôles. Une catégorie d'hommes à toute épreuve que l'URSS portait aux nues. En fait d'épreuves, les choses sérieuses commencent avec la disparition du cap de Bonne-Espérance à l'horizon. Le brise-glace n'est pas conçu pour la haute mer. Les quarantièmes rugissants font rouler la coque des nuits entières. Les cabines s'inclinent vertigineusement. La vaiselle se brise ; les chaises balaient le carré. Au-dessus du sillage marbré, d'immenses albatros planent sans un coup d'aile. À bord, 150 hommes s'entassent dans les cabines de l'entrepont ou se prélassent dans les confortables appartements des ponts supérieurs. Chacun son grade. Il y a l'équipage, qui manœuvre la coque d'acier de 141 mètres de long. La relève, qui va entretenir durant un an les différentes bases. Enfin, les scientifiques saisonniers qui profitent de la clémence de l'été austral. Quant aux femmes, elles sont en flagrante minorité, principalement affectées aux tâches ménagères, quelques chercheuses exceptées.

«Dans les années 1970, je me suis engagé pour l'Antarctique. C'était aussi pour voir le monde ! (...) Et puis il y avait les émoluments, bien sûr... Un hivernage permettait d'acquérir une Lada flambant neuve à son retour»

Anatoli Tsybarev, 70 ans, quinze expéditions au compteur

C'est en dansant sur la houle que l'on fait connaissance. Anatoli Tsybarev est un vétéran. Il va gaillardement sur ses 70 ans. Quinze expéditions au compteur, près de vingt années de sa vie. Les coups de tabac lui font hausser les épaules. Il fume calmement sur le pont, malgré le tangage. Véritable mémoire vive de ces odyssees australes, on peut l'interroger des heures sans jamais tarir ses souvenirs. Cela meuble la dizaine de jours de traversée. Sa voix est douce, nuancée d'un léger accent tragique. Il vous fixe avec des yeux d'un bleu azuré, héritage génétique des Slaves de la mer Blanche. «Dans les années 1970, se souvient-il, je me suis engagé pour l'Antarctique... C'était aussi pour voir le monde! Nos brise-glaces relâchaient un peu partout, en Australie, à Port-Louis ou à Montevideo...» Il laisse passer un ange avant d'ajouter: «Et puis il y avait les émoluments, bien sûr... Un hivernage permettait d'acquérir une Lada flambant neuve à son retour.» Un retour triomphal, sous les hourras de la foule et la musique des fanfares. Les *polyarniks* jouissaient d'un grand prestige dans la société soviétique. Des héros. On disait d'eux «comme des cosmonautes!» Ces expéditions étaient aux pôles ce que les *spoutniks* étaient au cosmos. D'autant que l'Antarctique, avec ses températures sidérales, son sol abiotique et ses tempêtes solaires, filait la métaphore...



### La grande oubliée des hommes

Au bout d'une semaine, l'océan glacial se fait plus sage. On aperçoit les premiers icebergs, titanesques. À faire passer ceux du Groenland pour des glaçons à pastis. C'est à ces premiers indices qu'on devine la démesure du continent Antarctique, ou Antarctide. Malgré une surface équivalente à celle de l'Europe - «un tiers de l'URSS», précise Anatoli Tsybarev entre deux bouffées -, l'Antarctique reste la grande oubliée des hommes. Une amnésie géographique que pourrait rapidement guérir une fonte de la colossale calotte glaciaire. Epaisse de plusieurs kilomètres, sa liquéfaction provoquerait une montée du niveau des océans d'au moins 60 mètres. De quoi relativiser l'enjeu du Grand Nord. Il faut s'y faire, le pôle Sud monopolise les records. En tout domaine - relief, froid, vent -, l'Antarctique est pire.

Méconnu en Occident, le capitaine Bellingshausen fut pourtant à l'Empire russe ce que La Pérouse fut au royaume de France. Il est largement considéré comme le découvreur de l'Antarctique en 1820, au nom du tsar Alexandre Ier

Pas de quoi effrayer les Russes. Pour frapper les esprits, ils se sont installés dans les parages les plus hostiles qui soient. C'était il y a soixante ans exactement, dans le cadre de l'Année géophysique. Un programme international scientifique concerté en pleine guerre froide. Tout ou presque était vierge. Les expéditions soviétiques comblaient les blancs sur la carte avec l'inspiration de l'époque. Le site choisi pour accueillir le premier débarquement avait été baptisé «rive de la Pravda». Cela ne s'invente pas. Quant au nom de la base fondatrice, Mirny, il rendait hommage à l'un des deux navires de l'expédition Bellingshausen. Méconnu en Occident, le capitaine Bellingshausen fut pourtant à l'Empire russe ce que La Pérouse fut au royaume de France. Il est largement considéré comme le découvreur de l'Antarctique en 1820, au nom du tsar Alexandre Ier.

31 décembre. À bord de l' *Akademik Fedorov* , le Nouvel An est célébré à la faveur d'une nuit blanche. Le soleil ne se couche plus depuis deux jours. Le cercle polaire est proche. Depuis la passerelle de timonerie on contemple, dans un intérieur feutré et douillet, la mer lisse et sans écume, mouchetée de plaques à la dérive qui finissent par former une banquise. La coque vient l'ébranler de ses coups de bélier. L'étrave se soulève pour écraser le pack avant de reprendre de l'élan. Elle ronge mètre par mètre le plafond gelé de la mer. La manœuvre est répétée tout le jour et la «nuit» qui s'ensuit. Au matin, les matelots arriment l' *Akademik Fedorov* au moyen de poutrelles qu'ils glissent en travers sous la glace, par des trous. Dans sa cabine, Oleg, longue barbe et yeux riants, prépare son paquetage. Lui et une douzaine d'autres *moujiks* s'appêtent à relever l'équipe qui vit à Mirny depuis un an. À leur tour de contempler, de longs mois durant, le soleil de minuit ou les aurores australes. Oleg n'en est pas à sa première. «Le désert blanc est à couper le souffle, confie-t-il. Et puis, les primes sont multipliées par trois, ici...» L'appel pécuniaire est aussi puissant que celui du large.

### Un sanctuaire écologique

Dans toutes les coursives, les haut-parleurs battent le rappel. Les *polyarniks* affluent sur l'héliport. Il s'agit d'extraire les lourds Kamov Ka-32 des hangars. Pour cela, pas moins de quinze hommes s'arc-boutent afin de pousser les appareils. En Antarctique, les débarquements se font en hélicoptère. Il n'y a guère de moyen d'accoster sur les rives gelées. Dans le vent glacial, les mécaniciens assemblent les pales aux doubles rotors qui prennent bientôt leur envol. Au bout des élingues pendent des conteneurs de vivres et de matériel. Vu du ciel, le rouge criard de la coque tranche dans l'immaculé paysage. À cause de cela, les hommes surnomment affectueusement leur brise-glace «la carotte». Elle revient une fois l'an se planter dans l'étendue de la banquise. Et en août, au cœur de la nuit polaire, certains l'attendent en comptant les jours...

[Visualiser l'article](#)

«Nous les Soviétiques avons conquis le pôle Sud géomagnétique puis le pôle d'inaccessibilité relative. Nous y avons même porté un buste de Lénine ! »

Un machiniste de la centrale électrique

Lorsqu'on atterrit à Mirny, on aperçoit d'abord des bâtiments datant de l'ère Brejnev. Autour, à demi engloutis dans les crevasses des glaciers, s'étalent les vestiges des expéditions pionnières. «Mirny est une base légendaire, explique un machiniste de la centrale électrique. À partir de la rive de la Pravda, nous les Soviétiques avons conquis le pôle Sud géomagnétique puis le pôle d'inaccessibilité relative. Nous y avons même porté un buste de Lénine!» Il montre, parmi les carcasses corrodées, un vieux modèle de Kharkovchanka. Cet engin légendaire de plusieurs tonnes sillonnait la calotte glaciaire. Il était surnommé «le croiseur des neiges». Le machiniste reprend, entre deux rafales de vent: «Par - 60 °C, le métal des chenilles cassait et les mécaniciens s'égarait parfois dans le blizzard... Il fallait faire des feux sous les moteurs pour dégeler le carburant... Mais nous avons réussi!»

Là-haut, sur le plateau antarctique, à 3488 mètres d'altitude et 1400 kilomètres dans l'intérieur de l'inlandsis, les Soviétiques fondèrent la célèbre base de Vostok. Les météorologues y ont enregistré - 89 °C dans les années 1980. Les ingénieurs des mines de Leningrad foraient l'insondable glacier. En analysant les bulles d'air piégées dans les carottes de glace, les scientifiques français associés au projet reconstituaient l'histoire de l'atmosphère. Ils mirent pour la première fois en évidence une corrélation entre gaz à effet de serre et température. Ou plutôt le contraire. Les fameuses «carottes de Vostok» justifiaient alors tous les exploits des *polyarniks* .

Depuis Mirny, on contemple l'imperceptible pente de glace qui tend vers l'infini sous un ciel de lait. C'est dans ce décor désolé et grandiose que se font les adieux. L'hélicoptère termine ses rotations pour rapatrier la ferraille soviétique. Le traité sur l'Antarctique suspend toute revendication territoriale, interdit toute activité militaire ou nucléaire. Il prohibe aussi l'exploitation des ressources naturelles et impose un sanctuaire écologique. Il s'agit de nettoyer les lieux. La Russie poutinienne s'attelle, quant à elle, à écrire une nouvelle page. Ne resteront que les tombes et les croix. Une petite île voisine fait office de cimetière. Plusieurs dizaines de Soviétiques et de Russes ont chuté des barrières de séracs, péri dans des crashes d'avions ou brûlé dans l'incendie de leurs baraquements. Leurs corps reposent au milieu d'une armada d'icebergs sous les cris d'une colonie de manchots empereurs.

«Une grande puissance se doit de mener trois programmes : nucléaire, spatial... et antarctique»

Valery Lukin, directeur de l'AARI, l'Institut pour la recherche en Arctique et en Antarctique

Les moteurs ronronnent et le brise-glace reprend le large pour retrouver les eaux libres. Les opérations sont terminées. Jusqu'à la prochaine base. L'occasion de retrouver ses camarades. Le désœuvrement laisse libre cours aux discussions interminables. Quelques alcools apparaissent par miracle de sous les lits. Quelqu'un se met à évoquer les terribles années 1990. L'URSS s'était disloquée comme une banquise d'été. Faute de budget, les bases avaient été «gelées» les unes après les autres. Les effectifs fondaient. Les brise-glaces russes restaient en rade. Les glorieuses Kharkovtchanka rouillaient aux bourrasques de juillet. Aujourd'hui, Moscou réinvestit lentement cet héritage soviétique, aussi triomphal qu'obsolète. La Russie a choisi de garder pied sur le continent blanc. Dans quel but exactement? Personne ne le sait vraiment. Il y a la science bien sûr, mais aussi des enjeux géopolitiques invisibles. La seule chose certaine, c'est que le traité sur l'Antarctique court jusqu'en 2048. «Que le pays qui ne songe jamais à cette échéance lance la première boule de neige...», affirme un ornithologue passablement éméché. Au siège de Saint-Pétersbourg, Valery Lukin, le directeur de l'AARI, l'Institut pour la recherche en Arctique et en Antarctique, le répète, lui, à l'envi dans ses déclarations: «Une grande puissance se doit de mener trois programmes: nucléaire, spatial... et antarctique.»

www.lefigaro.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 0



Page 4/5

[Visualiser l'article](#)

Fin janvier, l' *Akademik Fedorov* pénètre dans la baie de Prydz. L'azur ne souffre aucun nuage, le soleil darde ses rayons éblouissants et le vent violent s'est mué en une fraîche brise. Le site est connu pour être béni des anticyclones. Une rareté sous ces latitudes. C'est là qu'est sise Progress, la dernière-née des bases russes. À près de 70 degrés sud, elle incarne le retour de Moscou sur le sixième continent. Toute l'activité s'est recentrée autour de cette installation flambant neuve. Mais le XXe siècle a fait long feu. En fait de pôle, le monde en compte désormais plusieurs. D'autres Etats sont venus se joindre aux pionniers de l'Année géophysique internationale. La Chine, notamment, a fondé une station à quelques centaines de mètres de Progress. Plus récemment encore, une base indienne est venue compléter le trio.

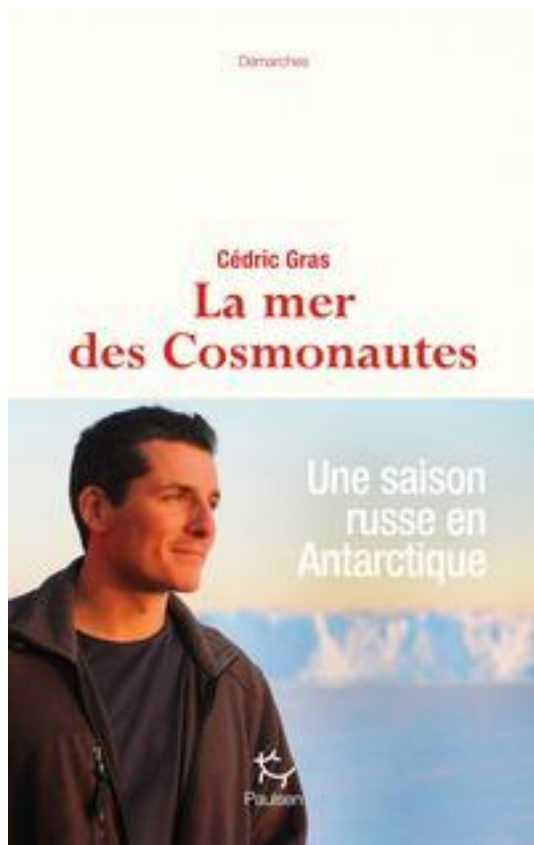
#### Des brise-glaces chinois et indiens

Cette fois, nul besoin de casser la banquise. Les brise-glaces chinois et indiens ont déjà taillé un chenal. Des navires qui sont tous deux d'origine soviétique. Le Xue Long, ou Dragon des neiges, est sorti des chantiers navals de Kherson, en Ukraine. Pékin en a fait son vaisseau amiral polaire. Le Papanine, lui, est directement affrété par New Delhi auprès de la Russie, équipage compris. L'Inde est novice en matière de glaces. Les puissances émergentes ne maîtrisent pas encore la logistique de l'extrême. La Russie vit sur ses beaux restes et sur l'incroyable héritage de l'URSS. L' *Akademik Fedorov* stoppe sa puissante hélice. Les cales s'ouvrent et les grues viennent fouiller le ventre du navire pour en retirer les ailes et le fuselage d'un Antonov-2. Le tout est délicatement déposé sur la banquise. En deux grosses heures, le zinc est assemblé et le bimoteur décolle vers la calotte antarctique où a été aménagée une piste de glace. L'avion sera rapatrié à la fin de l'été. Car l'hiver, la force des bourrasques le retournerait comme une crêpe.

www.lefigaro.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 0



Page 5/5

[Visualiser l'article](#)

*La Mer des Cosmonautes*, de Cédric Gras (Éditions Paulsen), 184 p., 19,50 €. En librairie le 26 janvier. -  
Crédits photo : Cédric Gras

Pour le reste, Progress est construite sur une oasis. C'est ainsi qu'on désigne en Antarctique les zones libres de neige. Des manchots Adélie muent sur les rochers. Leurs yeux cernés d'un liseré blanc épient les intrus. Les phoques crabiers ronflent sur de gros glaçons. Les scientifiques, eux, n'ont guère le temps de se prélasser. L'été austral est fugace. Les géologues courent les collines délitées. Les glaciologues toisent les monstrueux séracs. Les plongeurs s'enfoncent sous la banquise dans la crainte des léopards des mers. Les microbiologistes forent le pergélisol pour un programme astrobiologique. Seule trêve, le banya, le bain russe, chaque fin de semaine. Les Russes en ont équipé toutes les bases. À Vostok, pour égayer l'hiver, les *polyarniks* ont créé le Club 200. L'initiation est simple. L'étuve est chauffée à 120 °C. Dehors, sous les étoiles, -80 °C. Il suffit de pousser la porte... Bienvenue dans l'Antarctique russe!